Les Cahiers d'Outre-Mer

Revue de géographie de Bordeaux

273 | Janvier-Juin

Coexistence des mondes ruraux et des agricultures

Marginalité, dépendance et coprahculture dans les atolls de Polynésie française

Rémy Canavesio

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/com/7771>

DOI : 10.4000/com.7771

ISSN : 1961-8603

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2016

Pagination : 281-285

ISBN : 979-10-300-0065-8

ISSN : 0373-5834

Référence électronique

Rémy Canavesio, « Marginalité, dépendance et coprahculture dans les atolls de Polynésie française », *Les Cahiers d'Outre-Mer* [En ligne], 273 | Janvier-Juin, mis en ligne le 01 janvier 2019, consulté le 07 janvier 2021. URL : <http://journals.openedition.org/com/7771> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/com.7771>

Marginalité, dépendance et coprahculture dans les atolls de Polynésie française

Rémy Canavesio¹

La Polynésie française regroupe près de 20 % des atolls de la planète. Ces îles basses marquées par des contraintes édapho-climatiques importantes (salinité, submersions régulières, sols calcaires pauvres) se concentrent dans l'archipel des Tuamotu qui s'étire sur près de 2 000 km au beau milieu du Pacifique Sud, aux antipodes de la France. Cet archipel constitue une marge évidente dans le référentiel tahitien alors même que l'île de Tahiti est considérée comme étant le « bout de la France » par de nombreux Français². Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, missionnaires et colons européens se sont efforcés de tirer profit de ces territoires en organisant la pêche des huîtres nacrées dans les lagons d'une part, et en développant une culture systématique du cocotier (*coco nucifera*) sur les îlots, d'autre part. Ces dynamiques participèrent activement à l'intégration de ces atolls à l'économie mondiale tout en positionnant dès lors ces îles en situation de marge vis-à-vis du système territorial colonial qu'elles intégrèrent à cette époque. Si le commerce des nacres a périclité avec l'épuisement des bancs d'huîtres sauvages, la culture du cocotier s'est maintenue, faisant désormais pleinement partie de la culture et du paysage de ces îles. Une fois séchée (coprah) et « exportée » à Tahiti, la pulpe de noix de coco est pressée de manière à produire une huile, essentiellement utilisée de nos jours dans l'alimentation et les cosmétiques. Lors de sa mise en place, la coprahculture avait davantage été conçue comme un moyen d'enrichir le centre métropolitain que pour lutter contre les difficultés inhérentes à la marginalité économique et spatiale dont souffraient les populations Paumotu³ dans le système colonial centralisé. Nous verrons que cette agriculture singulière qui produit des paysages symboles d'une marginalité fantasmée est désormais la

1. remycanavesio@hotmail.fr

2. Expression utilisée par François Hollande au sujet de la Polynésie lors de son discours prononcé à Papeete le 22 février 2016.

3. Nom donné en Polynésie aux populations de l'archipel des Tuamotu.

seule ressource garantissant la pérennisation du peuplement des atolls les plus éloignés, et ce, au prix d'un effort économique substantiel du centre.

Figure 1 - Dépendance des Tuamotu à la production de coprah en 2015

Bien qu'étant presque inexistant avant l'arrivée des Européens, le cocotier forme aujourd'hui d'immenses « forêts » monospécifiques dans l'archipel des Tuamotu. Halophile, le cocotier pousse volontiers jusqu'en bord de lagon. Il apporte l'ombre et la verticalité dans un décor de carte postale invariablement horizontal, écrasé de soleil. Ce faisant, il fait pleinement partie de l'image que ces atolls des mers du Sud projettent à l'étranger, contribuant à attirer des touristes du monde entier dans ces confins de l'œcoumène, là où la terre et les hommes semblent se diluer dans un océan immense. De ce point de vue, les paysages produits par la coprahculture se trouvent au cœur d'une forme de tropisme de la marginalité insulaire : une image d'Épinal de la marge convoitée, rêvée, désirée (Bernardie-Tahir, 2011) qu'est devenu l'atoll dans une conception européo-centrée de l'ailleurs. En effet, avec la faune sous-marine, le cocotier bordant une plage de sable blanc est devenu le principal moteur d'un tourisme qui fait vivre un nombre croissant d'atolls en Polynésie française, surtout dans le nord-ouest de l'archipel.

Mais pour les 16 831 habitants disséminés dans les 78 atolls des Tuamotu, la coprahculture est surtout devenue la seule ressource durablement commercialisable. Contrairement aux autres sources de revenus qui ont transformé la géographie de l'archipel en provoquant des migrations aussi brutales et socialement destructurantes que temporaires (nacres, phosphates, perliculture, Centre d'expérimentation nucléaire du Pacifique – CEP), l'exploitation du coprah se distingue par sa permanence et sa relative isotropie. Le coprah est devenu la bouée de sauvetage des habitants les plus pauvres de ces îles, de toutes ces îles.

Source : Huilerie de Tahiti & Institut de la statistique de la Polynésie française (ISPF)

Figure 2 - Production de coprah par habitant en 2015 en fonction de la population dans les atolls des Tuamotu

Bien qu'elle soit partout significative, la dépendance au coprah est variable d'un atoll à l'autre. Elle est généralement inférieure à la moyenne de l'archipel (590 kg/an/habitant) dans les grandes îles aux fonctions diversifiées, que ces fonctions relèvent du secteur privé (tourisme, perliculture) ou du secteur public (administration communale, présence d'un collège etc.) Elle est particulièrement basse dans les marges « en rupture » (Prost, 2004) des îles ayant été au cœur des systèmes économiques rentiers du xx^e siècle : 433 kg à Makatea (phosphates), 220 kg à Hikueru (nacres) et 188 kg à Hao (CEP). Plus généralement, la dépendance est modérée dans la plupart des atolls formant « l'épine dorsale » démographique, économique et administrative de l'archipel qui s'étire de Rangiroa à Marutea Sud en passant par Fakarava, Makemo et Hao. À l'inverse des marges « en rupture », les marges spatiales (petites îles éloignées et peu accessibles) sont toutes très dépendantes de cette ressource. Cette dépendance marque d'une certaine manière l'appartenance de ces territoires à de véritables confins du système central (22 atolls où la production par habitant et par an dépasse une tonne). Pour nombre d'entre elles, il s'agit tout simplement de l'unique source de revenu notamment à l'est (2 423 kg à Fakahina) et au sud (3 067 kg à Tematangi). D'une manière générale, il existe un lien frappant entre la majorité des facteurs de marginalité (population, accessibilité, fonctions de commandement) et la dépendance au coprah (fig. 2). Dans ces marges extrêmes, la coprahculture est depuis longtemps le pivot autour duquel le système socio-spatial s'articule. Le coprah fournit un revenu avec lequel les habitants pourront s'acheter toutes

les denrées nécessaires pour affronter la marginalité spatiale et technique de ces îles (bateau, carburant, cuves de récupération d'eau de pluie etc.) et son exportation par bateau garantit la régularité des rotations des goélettes qui sont le seul lien physique concret entre ces ultimes faubourgs du système économique et spatial et les centres du « village mondial ».

Photo 1 - Chargement de coprah sur une baleinière à Taenga en 2015
(cliché : R. Canavesio)

Les centres tahitiens et parisiens qui administrent l'archipel se sont rapidement aperçus de cette dépendance au coprah et, dès 1967, alors que l'exode « rural » atteignait son paroxysme, une « caisse de soutien des prix du coprah » fut créée pour maintenir le peuplement des atolls les plus marginalisés (Ravault, 1978). Cette généreuse politique de garantie des prix, assure aux coprahculteurs propriétaires un prix (140 XPF/kg⁴ en 2016 pour la première qualité) permettant de vivre « correctement »⁵ dans ces îles. Conçue comme une activité lucrative au bénéfice des centres au moment de sa mise en place au XIX^e siècle, la coprahculture est donc devenue un outil de gestion territoriale financé par les centres et désormais autant destiné à intégrer les

4. Soit 1,17 €/kg (taux fixe entre l'euro et le franc pacifique). À Tahiti, le coût de la vie est plus élevé de 40 à 50 % qu'en métropole selon les habitudes de consommation. Les prix sont encore plus élevés aux Tuamotu pour les nombreux produits importés (source : entretien ISPF).

5. Les conditions de vie des coprahculteurs sont cependant très variables selon qu'ils sont ou non propriétaires des parcelles qu'ils exploitent. Lorsqu'ils ne sont pas propriétaires, ils se partagent en général le chiffre d'affaires avec le ou les propriétaires fonciers.

atolls au reste du territoire qu'à éloigner du centre des populations dont la marginalité socio-économique n'est pas bienvenue à Tahiti.

Bibliographie

Bernardie-Tahir N., 2011 - *L'usage de l'île*. Paris : Éditions Petra.

Prost B., 2004 - « Marge et dynamique territoriale ». *Geocarrefour*, Varia, vol. 79, n° 2, p. 175-182. <https://geocarrefour.revues.org/695>

Ravault F., 1978 - « Structure foncière et économie du coprah dans l'archipel des Tuamotu ». *Bulletin de la société des études océaniques*, n° 205, p. 329-343.